

Daniel Le Gentil

Avec le concours d'Edith Gignoux

"Elle"

**un regard
terrible**

*À mes filles : Tiphaine,
Delphine et Manon*

*Sans oublier tous ceux qui
n'ont pas eu de maman*

"Elle" vous enrobe de son sourire
"Elle" vous entoure de ses bras réconfortants
"Elle" vous réchauffe de ses baisers affectueux
"Elle" connaît les mots qui vous vont droit au cœur
"Elle" est toujours là quand ça ne va pas
"Elle" est tout près quand vous êtes très loin
"Elle" vous aime même quand vous êtes en révolte
avec "elle"
"Elle" est unique car elle est votre maman

J'ai rencontré Daniel sur les bancs d'un cours de théâtre parisien, voilà quinze ans déjà. J'avais vingt ans et lui plus de trente, mais nous avons malgré tout le même âge.

Sa jovialité et son enthousiasme ont marqué ce premier instant et restent gravés dans ma mémoire comme le passeport indélébile de sa personnalité. Aujourd'hui encore, je le retrouve chaque fois avec un regard pétillant et un large sourire qui illumine son visage. Je dois avouer que j'ai du mal à faire le lien entre cet ami au caractère débridé et le récit qu'il vient d'écrire.

Pendant toutes ces années où nous avons partagé la passion du théâtre et durant toutes celles qui ont suivi, il a gardé en lui tout ce passé sans jamais en dévoiler le moindre détail. La découverte de ce jardin secret m'a tout d'abord surpris avant de devenir tout simplement limpide. L'envie de faire du théâtre vient souvent du besoin profond de s'extérioriser. Rares sont les élèves comédiens qui n'ont pas quelque chose à dire, à partager, à communiquer, voire à crier.

Daniel fait partie de ces amis avec lesquels j'ai partagé cette passion qui ne supporte pas les tri-

cheurs. Jouer la comédie, c'est donner le moindre sentiment pour servir un personnage. C'est pour cette raison que je pensais, jusqu'à ce récit, connaître très bien Daniel.

En fait, il nous donne ici un magnifique message d'espoir. Il nous montre qu'il est possible de protéger ses rêves et de les concrétiser un jour ou l'autre.

À plus de trente ans, il a osé se mettre en danger pour assouvir ses souhaits d'enfant, il a osé tout reprendre à zéro. J'insiste sur ce mot : oser, c'était la devise de notre professeur qui répétait ce verbe à longueur de journée.

Après tout ce que je viens d'écrire, vous devez penser que cet ouvrage raconte l'histoire d'un comédien. Détrompez-vous, il raconte une enfance, l'enfance d'un gamin accroché à ses rêves sous le regard terrible de sa maman.

Paris, Octobre 1997

Rémy GIORDANO

L'idée d'écrire un manuscrit relatant mon chemin de vie m'est venue à la fin de l'année 1988, il y a maintenant plus de dix-huit ans.

Toutes ces années m'ont été nécessaires pour me rappeler mes souvenirs et réussir à les retranscrire par des mots. Au cours de ce travail, a grandi en moi le désir d'aboutir à la réalisation de ce livre.

Je remercie du fond du cœur Rémy Giordano et Marie-Renette Tacite-Agenor pour l'aide et le soutien qu'ils m'ont apportés.

L'écriture de ce roman autobiographique est le fruit d'un travail en commun avec Edith Gignoux, écrivain-biographe privé, qui m'a beaucoup aidé et à qui je dois l'aboutissement de ce livre. Merci Edith.

Sans eux, le courage m'aurait manqué, ils m'ont tous les trois permis d'OSER vous présenter une tranche de ma vie.

Sainte-Clotilde, La Réunion, mai 2007

En cet hiver rude et glacial de l'année 1958, j'habite, avec mes deux frères plus jeunes et ma petite sœur, chez mes parents dans un modeste appartement de quatre pièces situé au troisième étage d'un immeuble H.L.M.

C'est le matin. Il est sept heures moins le quart et ma mémoire résonne encore des mots qu'"elle" prononce : *"Allez, debout Daniel ! Lève toi, il est l'heure !"* Son ton sec et sans appel sonne tel un couperet. Il est celui d'un geôlier qui se charge de réveiller un prisonnier dans sa cellule.

Sachant la manière dont je serai accueilli dans la cuisine, je retarde l'instant de me mettre debout. Je me recroqueville et me blottis sous les draps, comme dans un abri.

"Elle" revient alors et me secoue énergiquement par l'épaule, durement, sans aucune tendresse, en ajoutant : *"fainéant, tu te lèves maintenant !"*

Les yeux encore bouffis par le sommeil, je sors précipitamment du lit. Je devine qu'après ce second avertissement, une paire de claques m'attend peut-être.

Habillé d'un pyjama à rayures bleues et blanches, je gagne la cuisine. Là, les pieds nus sur le

carrelage froid, j'avale rapidement un bol de café au lait agrémenté de quelques tartines de pain beurrées, sous son regard froid, jamais souriant, avant de prendre le chemin de l'école.

J'ai dix ans et je ne suis pas aimé. Je ne sais pas comment se traduisent la tendresse, l'affection, l'amour d'une mère pour son fils.

Aîné de quatre enfants, je suis né à l'hôpital de Versailles un mois d'avril d'un père valet de chambre et d'une mère femme de ménage. Et, si, tout au début de ce récit, j'ai écrit "*j'habite chez mes parents*", c'est qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Encore tout bébé, alors que je n'ai ouvert les yeux que depuis à peine deux mois, je suis confié à mes grands-parents maternels. Ce sont eux qui m'élèvent, dans leur ferme bretonne, érigée au cœur du département du Morbihan, jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de trois ans et demi.

Ensuite, mes parents me récupèrent avec eux... à temps partiel. Chaque soir, je dois déménager : la nuit, je suis hébergé par des voisins car il n'y a pas de place pour moi chez mes parents.

Ils occupent alors une loge de concierge, au 43 de la rue de Vergennes à Versailles, un appartement exigü, agencé tout en longueur. A peine a-t-on franchi le pas de la porte qu'on pénètre dans la pièce principale qui sert à la fois d'entrée, de salon et de chambre à coucher pour mon frère cadet et ma